

**Zeitschrift:** Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse  
**Herausgeber:** Aînés  
**Band:** 14 (1984)  
**Heft:** 2

**Rubrik:** Nouvelle de Luisa Mehr : little Manor

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 01.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Little Manor

Nouvelle de Luisa Mehr

J'ai perdu mes parents dans la nuit du 10 au 11 mai 1941, la «nuit où Londres brûla». Je n'avais que trois semaines. Tante Molly, la sœur aînée de mon père, la seule parente qu'il me restât au monde, me recueillit dans son pauvre logement de l'East End. Tante Molly était veuve et faisait des lessives et des ménages, malgré son cœur fatigué et ses jambes gainées de varices.

C'est dire que je n'ai pas précisément été élevée dans le luxe. En fait de campagne, je ne connaissais que les parcs de la capitale et les maigres verdure des banlieues. Pourtant, je ne me souviens pas d'avoir été malheureuse. Tante Molly était bonne et puis j'avais reçu en partage le don du rêve et surtout une inextinguible soif de savoir. Lorsque j'avais gagné quelques pences à faire des commissions pour des voisines, je courais chez le brocanteur du coin pour acheter des livres. Tante Molly était bien incapable de guider mes choix; aussi dévorais-je sans discrimination Homère et Agatha Christie, Virgile et les sœurs Brontë, Plutarque, Shakespeare, George Sand, Nietzsche, que sais-je encore? Quand je ne comprenais pas un mot, je le cherchais dans un antique dictionnaire dont manquaient bien des pages. En ai-je appris des choses de cette manière-là! Le soir, dans mon lit, tandis que tante Molly s'attardait à quelque ouvrage de couture ou de tricot, j'inventais à mon tour des histoires.

Pas question, bien sûr, d'entreprendre des études. Il me fallait gagner ma vie et la pauvre tante usa ses dernières forces pour payer mes leçons de sténographie, de dactylographie et de comptabilité. Je me souviens du premier salaire que je rapportai:

— Vous n'avez plus besoin de faire des lessives, tante Molly! Vous allez voir comme je vais vous gâter!

Trois mois plus tard, tante Molly était morte. Je travaillais chez un gérant d'immeubles. Le bonhomme au teint jaunâtre, aux yeux globuleux, portait des vêtements râpés et ne cessait de pleurer misère bien qu'il fût fort riche. Le bureau était à l'image de son propriétaire, sombre, poussiéreux, encombré de paperasses. Certains jours, j'avais énormément à faire; aux heures

creuses, je regardais les mouches sur les vitres sales, je rêvassais, parfois je me remettais, comme au temps de mon enfance, à imaginer des personnages, des situations.

J'ai écrit mon premier conte, un récit plein de soleil et de ciel bleu, par une de ces journées d'affreux brouillard comme on n'en connaît qu'à Londres. Je le signai d'un pseudonyme, Mabel Jones, et l'envoyai à une modeste revue féminine. A ma grande surprise, il fut accepté et me rapporta deux guinées.

Dans les années qui suivirent, les nombreuses nouvelles qui sortirent de ma plume connurent des fortunes diverses: les unes sombrèrent à jamais dans des corbeilles à papier, d'autres me furent retournées avec la formule d'usage: «Nouvelle intéressante. Malheureusement, nous avons suffisamment de copie.» Quelques-unes enfin parurent dans divers journaux et me rapportèrent de quoi aller de temps en temps au théâtre ou m'acheter des bas fins ou un foulard.

La grande chance de ma vie débuta fort mal, puisque je me cassai une jambe en sautant d'un autobus. Fracture compliquée qui me valut de nombreux mois d'hôpital. Que faire au long des heures monotones? Je réclamai des cahiers d'écolier, des crayons et, page après page, tandis que l'hiver endeuillait la ville, s'élabora mon premier roman «Les Roses du Presbytère». Deux éditeurs refusèrent le manuscrit, un troisième, plus courageux ou plus généreux, se déclara d'accord de le publier à ses frais. Les critiques ne furent pas unanimes: certains prétendirent reconnaître dans le roman l'influence des Brontë. Pour d'autres, je m'étais inspirée de Rosamund Lehmann, mais le public, lui, accueillit le livre avec un réel enthousiasme.

J'étais heureuse! Il me semblait que j'émergeais d'un long tunnel triste et gris. Un printemps timide rajeunissait Londres, ma jambe était guérie, je possédais un peu d'argent et, pour la première fois de ma vie, je partis en vacances. Sur la foi d'un prospectus, j'avais jeté mon dévolu sur un petit village de Cornouailles situé à l'écart des grandes routes.

Mon émerveillement, je ne puis le décrire: je naissais réellement à une nouvelle vie. Le village avait un charme vieillot que ne déparait aucun modernisme. L'auberge où j'étais descendue datait du XVIII<sup>e</sup> siècle. Mon lit était douillet et la nourriture simple et succulente me valait de découvrir des plaisirs insoupçonnés.

Les ruines romantiques d'un château moyenâgeux dominaient la localité; alentour, à perte de vue, s'étendaient

des landes couvertes de bruyères avec, çà et là, des pins rabougris, tordus par les vents du large. La mer surtout me fascinait: sans trêve, nuit et jour, elle venait battre le pied des falaises; je la contemplais, j'écoutais sa voix, je respirais son odeur profonde, je sentais qu'entre elle et moi se nouait une passion qui ne finirait qu'avec ma vie.

J'ai découvert Little Manor l'avant-veille de mon retour à Londres. La maison basse, tournée vers le large, était si bien blottie dans un repli du terrain qu'on ne l'apercevait pas de loin. Un bouquet de pins l'isolait complètement du village. Elle paraissait solide et en bon état et pourtant, elle était inhabitée. Des volets gris fermaient les jolies fenêtres à meneaux. Le jardin, plein d'azalées et d'hortensias, qui s'étendait devant la façade, témoignait d'un long abandon. Mon cœur battait à grands coups: je ne voulais plus de Londres, de sa cohue, de son humidité, de son odeur. Il me fallait ces landes, cette mer dansante, cette vieille maison. L'œuvre que je rêvais de créer ne pourrait naître, j'en étais sûre, qu'entre les murs de cette demeure.

Le portillon qui donnait accès au jardin était fermé par un solide cadenas; un nom était gravé dans le bois: Little Manor. Je le répétais et je sentais que mes yeux s'emplissaient de larmes de désir. C'est alors que j'aperçus la planchette pendue à la haie; le vent et la pluie l'avaient malmenée et j'eus quelque peine à déchiffrer l'inscription:

«Propriété à vendre

S'adresser à

Moïse Goodman, gérant

Londres»

Moïse Goodman, c'était mon patron!

Deux lettres m'attendaient à Londres: la première émanait de mon éditeur qui me réclamait un second roman; la seconde m'était adressée par un producteur de cinéma qui souhaitait tirer un film des «Roses du Presbytère». Je courus littéralement à mon bureau et annonçai tout de go à Moïse Goodman que j'allais le quitter et que je voulais acheter Little Manor. Le bonhomme me fixa un long moment comme s'il doutait d'avoir bien entendu.

— Little Manor, dit-il enfin, appartient à un dentiste de Southampton qui en demande 2000 livres: c'est donné!

Moïse Goodman ignorait tout de mes activités littéraires et j'inventai hâtivement une histoire d'héritage, ensuite de quoi mon patron daigna me raconter que c'était un peintre américain, en séjour à Cornouailles, qui avait fait restaurer la vieille maison abandonnée depuis fort longtemps. Le

peintre s'était très rapidement lassé de son acquisition et, au bout de peu de mois, l'avait revendue au dentiste de Southampton. Celui-ci n'avait tenu à Little Manor que quelques semaines. Depuis deux ans, la maison était inhabitée.

— Pourtant, assurait Moïse Goodman, elle est en parfait état et très bien aménagée: une grande salle de séjour, deux petites chambres, une cuisine moderne, une salle de bain. Elle vaut bien plus que 2000 livres...

En disant cela, il continuait à me fixer avec une expression intraduisible, comme s'il réprimait une envie de rire ou s'il se moquait de moi.

Je pris possession de mon domaine par un glorieux jour d'été. Un voisin londonien, un brave Ecossais prénommé Jimmy, camionneur de son métier, accepta de me transporter en Cornouailles avec mes maigres biens, ma garde-robe, mes livres, quelques meubles, des ustensiles de cuisine et ma chatte Tanagra. Bien sûr, l'humble mobilier de tante Molly faisait piètre figure sous les belles solives de Little Manor et ma vieille bergère paraissait encore plus fatiguée en face de la monumentale cheminée de la salle de séjour. Que m'importait! J'étais certaine qu'un jour plus ou moins lointain je serais entourée de choses raffinées et je chantais en accrochant mes rideaux et en rangeant mon linge.

Le chemin creusé d'ornières qui reliait mon domaine au village faisait un long

(Dessin de Maïté Bournoud-Schorp.)



détour dans les terres, mais, en coupant à travers la lande, je ne mettais pas plus d'un quart d'heure pour atteindre le bourg. Chose étrange, alors que pendant mes vacances, j'étais presque passée inaperçue, je semblais être maintenant un objet de curiosité, et je croyais surprendre derrière moi des hochements de tête, des chuchotements. Le postier, l'épicier, la boulangère me témoignaient une sollicitude inquiète: ne me sentais-je pas trop seule à Little Manor? Avais-je bien dormi?

Ce qui m'intriguait le plus, c'était le comportement du commis de l'épicerie qui m'apportait parfois une hotte pleine de marchandises diverses. C'était un grand et solide gars à la mine impudente, le meilleur joueur de rugby de la région. Or jamais il ne consentait à franchir le seuil de Little Manor. A trois pas de la porte, il me tendait, que dis-je, il me jetait littéralement les denrées, puis se sauvait comme s'il avait le diable à ses trousses.

Cependant, les jours s'ajoutaient aux jours, tous uniformément beaux en cet été exceptionnel. Je me levais très tôt et travaillais à mon roman jusqu'à dix heures, après quoi je descendais jusqu'à une petite crique au pied des falaises et je me baignais. L'après-midi, je me promenais dans la lande ou m'occupais du jardin; j'éprouvais un plaisir tout particulier à remuer la terre, à soigner mes fleurs. Le soir, j'écoutais la radio et écrivais des nouvelles que les journaux acceptaient maintenant avec empressement.

Bref, j'étais heureuse et j'avais une foule de projets: une amie londonienne devait venir passer quelques semaines chez moi dès que mon nouveau roman serait terminé. Je comptais acheter une petite voiture, un tapis de Perse pour ma salle, des disques, des livres, peut-être un poste de télévision.

Un matin de septembre, en ouvrant mes volets, je vis que le temps avait brusquement changé: de sombres nuages couraient dans le ciel, la mer se creusait. Jamais encore je ne l'avais vue ainsi, grise, moirée de reflets verdâtres frangés d'écume. Son murmure, qui m'avait jusqu'alors bercée, s'enflait, laissant présager les grandes clameurs des tempêtes.

Ce fut cette nuit-là que la «chose» se manifesta pour la première fois; je dormais profondément, bien à l'abri derrière mes vieux murs épais, par places, de près d'un mètre, quand un cri strident me réveilla en sursaut. Toute tremblante, j'allumai ma lampe de chevet. Tanagra, qui passait ses nuits sur mon édredon, avait sauté à terre et, le dos arqué, le poil hérissé, offrait

l'image d'une épouvante sans bornes. Le cri s'était mué en sourds gémissements qui s'achevèrent dans une sorte de hoquet, de sanglot étouffé, déchirant. Comme une fillette terrorisée, j'avais envie de me cacher sous mes couvertures et je dus faire appel à toute ma volonté pour sortir de mon lit et faire le tour du logis avec Tanagra collée à mes jambes flageolantes.

Ma porte était verrouillée, mes volets tirés et bien assujettis. Il n'y avait personne dans la salle, ni dans la chambre pompeusement baptisée «chambre d'amis», ni dans la cuisine. J'inspectais la petite salle de bain quand la plainte se renouvela. Je ne puis la décrire: elle exprimait à la fois la souffrance physique et le plus profond désespoir. Elle résonnait toute proche, presque à mon oreille. Je criai:

— Qui est là?

Mais je savais d'instinct que personne ne me répondrait. Je revoyais l'expression goguenarde de Moïse Goodman, je comprenais pourquoi Little Manor était resté si longtemps à l'abandon, pourquoi le peintre américain et le dentiste de Southampton étaient partis, pourquoi le commis de l'épicerie refusait d'entrer: Little Manor était une maison hantée.

Le gémissement reprit, plus sourd, comme épuisé. Je frissonnai de la tête aux pieds. Si j'avais suivi mon instinct, je me serais ruée vers la porte, je me serais enfuie pour ne plus entendre cette voix. La voix de qui? D'une âme en peine, d'un revenant? Voyons, en plein XX<sup>e</sup> siècle, personne n'ajoutait plus foi à de pareilles fariboles! D'un mauvais plaisant alors? Je me raidis: rien ni personne ne me ferait renoncer à Little Manor. J'aimais Little Manor plus que tout au monde, j'y resterais. Je pris Tanagra dans mes bras et nous retournâmes au lit.

Résolution héroïque! Au bout d'une quinzaine, nous n'en menions pas large ni l'une, ni l'autre! Certains jours il est vrai, la maison demeurait silencieuse et comme attentive au cœur d'un épais brouillard. Parfois aussi, la voix mystérieuse n'était qu'un chuchotement plaintif d'enfant, mais d'autre fois, elle montait soudain jusqu'au registre le plus aigu, dans un crescendo insupportable. Tanagra ne me quittait plus d'une semelle et touchait à peine à sa pâtée. Moi, je perdais le sommeil, le moindre bruit me faisait tressaillir. Tasses et assiettes échappaient à mes mains tremblantes.

Quant à ce que j'écrivais, cela n'avait plus ni queue, ni tête. Cela ne pouvait plus durer mais à qui demander aide et conseil? Pour les villageois, Little Manor était une maison hantée. Mes amis de l'East End, braves gens très simples,

partageraient cette opinion. Il y avait bien le vieux Jimmy, le camionneur. Pendant la guerre, il s'était battu en Normandie où son courage et son audace lui avaient valu plusieurs citations. En toutes circonstances, il faisait preuve d'un calme imperturbable et possédait, en plus de sa tignasse rousse et de sa carrure d'athlète, une solide dose d'entêtement et de bon sens.

Je finis par lui écrire pour lui demander ce qu'il pensait du phénomène qui m'affolait. Au lieu de me répondre, il arriva lui-même. Quand je le vis sortir de sa vieille jeep couverte de boue, je lui aurais volontiers sauté au cou mais Jimmy n'aimait pas les démonstrations. Il jeta sur son épaule un sac de voyage qui avait évidemment connu des jours meilleurs et ronchonna:

— Faudra écrire au gouvernement. Des chemins pareils, c'est pas permis...

Mon frigidaire contenait heureusement des provisions en suffisance. Jimmy commença ses activités par dévorer des œufs brouillés, des côtelettes, une montagne de toasts couverts de marmelade, le tout accompagné d'innombrables tasses de thé très fort. Il m'encourageait à l'imiter:

— Faut pas vous laisser dépérir, miss! Vous êtes toute pâlotte! Allez, votre fantôme vous laissera tranquille quand je lui aurai dit deux mots! Pour le moment en tout cas il est muet...

La soirée fut parfaitement calme. Jimmy s'installa dans la chambre d'amis et moi, totalement épuisée, je sombrai enfin dans un profond sommeil. J'en fus tirée vers une heure du matin par une clameur qui me parut encore plus stridente qu'à l'ordinaire. Je me levai, pantelante: vraiment, je ne pouvais pas m'habituer à ces cris et surtout à ces plaintes, à ces sanglots. Jimmy se trouvait déjà dans la salle. Comme il n'avait pas de robe de chambre, il s'était drapé dans sa courtepoinette.

En d'autres circonstances, l'image qu'il offrait m'eût fait éclater de rire mais j'étais trop bouleversée pour m'amuser.

— C'est affreux, n'est-ce pas?

Jimmy attendit que le gémissement eut décré, puis il ricana:

— J'aurais dû amener ma femme. Votre revenant crie encore plus fort qu'elle!

— Vous croyez donc...

— Y a pas de revenant! déclara mon hôte. Allez vous recoucher, miss. Non? Eh! bien, nous pourrions jouer aux dames, par exemple, ou aux échecs? Vous avez un jeu? Avec une bouteille de bière, ce serait parfait...

Nous nous mîmes donc à jouer aux échecs devant l'énorme cheminée, tandis qu'au dehors se déchaînait la

tempête. Je n'arrivais pas, malgré la rassurante présence de Jimmy, à concentrer mon esprit sur le jeu. J'écoutais le vent: c'était comme si d'innombrables chevaux passaient au grand galop sur la lande. Le hurlement lugubre, étonnamment proche cette fois, reprit soudain et, bien que je fusse prévenue, mon geste d'effroi éparpilla toutes les pièces du jeu. Jimmy posa sa large main sur la mienne:

— Y a pas de raison d'avoir peur, miss. Vous n'avez jamais eu l'idée de vous approcher de la cheminée quand votre «revenant» se manifestait? Vous m'avez dit qu'il ne venait jamais par temps calme? Votre «revenant» voyez-vous, c'est le vent quand il souffle d'une certaine direction. Il doit y avoir des fissures au fond de la cheminée. Demain, je démonterai la plaque. Allez donc vous recoucher, miss!

Au matin, Jimmy engloutit six œufs au lard. Quand il eut bu une dernière tasse de café, il s'étira:

— Me voilà en pleine forme! Il est temps que je me mette à l'ouvrage. Il fait beau ce matin. Allez donc aux emplettes, miss. Passez chez le boucher et demandez-lui un beau morceau de faux filet de bœuf. Je vous ferai une entrecôte à la française et des frites! Vous m'en donnerez des nouvelles...

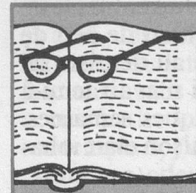
A mon retour, je trouvai mon vieil ami agenouillé devant la cheminée dont il avait ôté la plaque. Il se grattait l'occiput d'un air perplexe.

— Il y avait là derrière quelque chose comme l'entrée d'un passage, d'un souterrain... C'est par là que s'engouffraient les rafales. Quand tout sera bien bouché, vous pourrez dormir tranquille mais... mais il y a quelque chose. Vous êtes sûre de ne pas vous évanouir, hein? Regardez donc...

Dans la profonde cavité qu'avait dissimulée la plaque de marbre reposait un squelette, le squelette d'une femme à en juger par les colliers et les bracelets qu'il portait. L'inconnue avait-elle été déposée ici déjà morte ou l'avait-on emmurée vivante? Où menait le passage dont subsistaient les traces? Quel drame s'était joué là, drame d'amour ou de haine? Peut-être était-ce depuis cette époque-là que la maison passait pour hantée?

Je n'ai jamais eu la clé du mystère. Maintenant, les restes de l'inconnue reposent au cimetière du village. Little Manor jouit d'une paix idyllique. L'hiver est passé, les azalées de mon jardin fleurissent, les oiseaux chantent dans la lande. Mon deuxième roman connaît un succès réjouissant. Je viens de tracer le titre d'un troisième ouvrage: «La Dame du Manoir»...

L. M.



## Bibliographie

**L'histoire suisse en bandes dessinées, de la Confédération des Dix-Neuf Cantons à nos Jours.** Editions Delachaux et Niestlé, Lausanne.

C'est le quatrième volume paraissant sous la direction de l'historien Jean-René Bory. Après trois volumes qui ont connu finalement une large diffusion auprès de la jeunesse et des enseignants, celui-ci est une nouvelle réussite. Une pareille entreprise était délicate pour cette période de notre histoire qui se déroule de 1798 à la création du canton du Jura. Résumer tant d'événements par l'image et le texte en 48 pages exige des choix difficiles. L'auteur des textes, Yvette Perret, et les dessinateurs qui travaillent en famille, Flavio, Cecilia et Federico Bozoli ont réalisé avec discernement et talent cette façon agréable de raconter l'histoire, et l'on félicite l'éditeur M. Perret d'en avoir fait l'expérience.

### Un nouvel album illustré «L'Espagne»

Une quantité d'albums illustrés sur l'Espagne sont parus. Ce qui jusqu'à présent faisait défaut, c'était un ouvrage à texte écrit par un vrai connaisseur du pays. Les Editions Silva ont répondu à cette attente. Arnold Hottinger, correspondant de la «Neue Zürcher Zeitung» à Madrid de 1968 à 1982, a vécu le passage de l'Espagne à la démocratie. Connaissant parfaitement la culture espagnole, il réussit à donner une image passionnante de l'Espagne. Bien connues pour la qualité de leurs albums illustrés, les Editions Silva ont engagé l'un des photographes suisses les plus célèbres, Fred Mayer. Il n'y a guère de photographie prise par lui qui n'invite le lecteur à s'attarder et à la contempler de près. Ainsi est né un album illustré fascinant, nous présentant une Espagne que le touriste des plages n'a guère l'occasion de connaître.

«L'Espagne», Editions Silva, Zurich. Fr. 19.50 + 500 points Silva (+ frais d'envoi).